

La Croix 15/04/04 Jean-Luc Ferré

A la maison des docteurs bru, les jeunes filles blessées trouvent refuge.

A Agen, une association tente de regrouper des jeunes mineures victimes d'abus sexuels.

Parler de la vie normale. Décrire les posters qui couvrent les murs des chambres. Les photos de Lorie, de la bande de la « Star Ac »... Les lits avec des couettes rapidement tirées. La lumière qu'on a oublié d'éteindre avant de partir à l'école. Comme toutes les gamines de leur âge. Parler des repas du dimanche aussi. Ceux qu'elles préparent à deux pour le reste du groupe, avec l'aide d'un professionnel, dans le cadre de l'atelier cuisine. Elles vont au marché, achètent les ingrédients, s'amuse derrière les fourneaux avant de faire découvrir leur recette. Parler de ces menus plaisirs, de cette autre vie de famille, de ces nouveaux repères qu'elles trouvent ici, à la maison d'accueil des docteurs bru, au cœur d'Agen. Elles sont quinze pensionnaires, âgées de 7 à 18 ans. Toutes victimes d'incestes ou d'abus sexuels. Placées, souvent au terme d'un parcours exténuant, dans divers centres de prise en charge, dans cette maison d'accueil, unique structure en France à tenter ce type de regroupement. (...) Les débuts sont difficiles. Dès l'origine, le centre obtient certes l'habilitation de l'Aide sociale à l'enfance (ASE), puis très vite l'habilitation judiciaire, « mais il fallait convaincre car on s'attaquait à un domaine inconnu », se souvient Anne-Marie Lloret-Loustaunau, administratrice de la maison et aujourd'hui bénévole de l'association. A partir de 1998, les séjours, d'abord gratuits, deviennent payants ; des liens se tissent peu à peu avec certaines ASE et des juges, convaincus du bien-fondé de l'institution. Le travail et les recherches de l'association finissent par asseoir sa réputation. Car, c'est progressivement, au fil de l'expérience, que s'affinent la prise en charge et la compréhension des jeunes résidentes. « Une affaire d'inceste provoque toujours l'éclatement de la cellule familiale, explique l'ancienne journaliste et productrice Jacqueline Alexandre, qui a pris le relais de Nicole Bru à la tête de l'association. Pour les victimes, tous les repères disparaissent. Elles en retrouvent à la maison d'accueil, et surtout, en côtoyant ici d'autres victimes, sortent de leur isolement. » « L'objectif à Agen est de casser cette fascination du traumatisme qui explique que, dans la plupart des foyers, ces jeunes filles peuvent être montrées du doigt ou mises à l'écart », reprend Luc Massardier, psychiatre-praticien hospitalier à l'hôpital Sainte-Anne et collaborateur de l'association.

A Agen, les sept éducateurs et éducatrices s'appliquent d'abord à fournir un cadre, à changer l'image des adultes, à aider à reconquérir l'estime de soi. Un énorme défi, qu'apprend à mesurer Michel Louvet depuis son arrivée à la direction de l'établissement en août dernier. Pour cet ancien colonel de gendarmerie, notamment responsable de l'enquête sur la disparition de la petite Marion, le choc est rude. « Dans ma carrière, je ne connaissais les victimes que lors de mes interrogatoires. Ici, je réalise à quel point ces gamines sont détruites, je vois les souffrances inouïes qu'elles endurent. »

Une violence qu'elles retournent d'abord contre elles-mêmes et l'entourage. Scarifications, fugues et tentatives de suicide sont des constantes dans le parcours des victimes. Un cycle infernal, difficile à briser. C'est la principale mission que se fixe la maison : « amener les jeunes filles à être plutôt dans la verbalisation que dans la mise en acte de leur traumatisme », résume Luc Massardier. A Agen, où elles sont placées pour une durée indéterminée, elles se voient donc proposer un projet éducatif. La semaine est scandée par les cours, à l'extérieur sauf cas exceptionnels, et de multiples ateliers ou sorties en groupe. « Ce qui n'empêche pas, dans ce cadre commun, une individualisation très importante », assure Alexis Sardou, un des éducateurs. C'est ainsi que la parole se libère, entre elles, ou par le biais d'activités.»

La volonté d'innover en permanence

Pour l'heure, les consultations médicales avec les psychiatres ont lieu à l'extérieur de la maison. A la rentrée prochaine, la maison prévoit la mise à disposition d'un psychiatre

intervenant au moins une fois par semaine. Car c'est une des caractéristiques de l'association : être toujours à l'affût d'initiatives nouvelles. Elle vient ainsi de mettre en place un « suivi jeune majeure ». « Auparavant, lorsqu'elles quittaient la maison à leur majorité, on préférait s'effacer, raconte Jacqueline Alexandre. Ce qu'elles nous reprochaient finalement. Désormais, dès leur entrée, on leur présente la personne qui sera chargée de leur suivi, afin qu'elles réalisent qu'elles ne sont pas là pour toujours, qu'on les considère comme des personnes responsables, mais que la porte restera ouverte. » De la même façon, Luc Massardier doit bientôt lancer une action de recherche avec les familles, et principalement les mères des jeunes filles. « Comprendre l'organisation, les représentations à l'œuvre dans ces familles est un impératif, souligne le thérapeute, surtout dans la perspective d'un éventuel retour et d'une reprise d'un fonctionnement plus harmonieux. Les mères, parfois, viennent en visite à Agen. Mais le cadre est encore trop lié au drame pour organiser un dialogue constructif. Nous souhaitons donc les accueillir dans un lieu plus neutre. »

L'association peut se permettre de multiplier ainsi les projets, grâce au soutien financier de Nicole Bru. Centre pilote depuis maintenant huit ans, la maison d'accueil d'Agen demeure une exception en France. Elle innove dans un mode de prise en charge qui, au plan national, est encore très défectueux. « Une réflexion globale reste à mener, en mettant notamment l'accent sur les partenariats à construire entre les milieux associatifs et publics », comment Luc Massardier. A l'heure où les affaires d'inceste et de pédophilie envahissent le champ médiatique, l'expérience de la maison d'accueil des docteurs bru devrait au moins permettre d'ouvrir le débat.